Document généré le 25 avr. 2024 09:31

Jeu
Revue de théâtre

« La Locandiera »

Michel Vaïs

Numéro 70, 1994

« La Locandiera »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29009ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1994). Compte rendu de [« La Locandiera »]. *Jeu*, (70), 37–39.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Michel Vaïs

« La Locandiera »

Texte de Carlo Goldoni. Mise en scène : Augusto Tomasini ; scénographie : Paolo Molesini ; éclairages et son : Roberto Medile ; costumes : les ateliers du Théâtre du Nouveau Monde et ENIT, sous la direction de Lidia Russo. Avec Denise Agiman-Orvieto (Mirandolina), Giose Cacchione (Fabrizio), Gianni Cristiano (Servitore del Cavaliere), Roberto Medile (Cavaliere di Ripafratta), Paolo Molesini (Conte d'Albafiorita), Silvio Orvieto (Marchese di Forlipopoli), Isabelle Perrault (Déjanire), Lidia Russo (Ortensia), ainsi qu'Ivan Asselin (Cameriere), Isabelle Diguer (Colombina) et Samir Magdi (Arlecchino). Production de la Compagnia Teatrale La Ribalta, présentée en italien au Centaur Theatre du 25 au 28 novembre 1993.

Photo : Artistic Video Productions / Max Donati.

Heureux dédoublement

À l'encontre de notre confrère de *La Presse* [1], qui regrettait la présentation simultanée, ou à quelques semaines d'intervalle, de deux productions différentes de *la Locandiera*, du *Marchand de Venise* et d'*Oleanna*, je suis sûr que cette pratique est extrêmement stimulante aussi bien pour les artistes que pour le public. (Que dirait-il s'il assistait à un de ces festivals de théâtre allemands où la même pièce est présentée dans plusieurs mises en scène différentes ?) En l'occurrence, cette fois-ci, il était aussi rafraîchissant qu'instructif de voir, à l'occasion du bicentenaire de la mort de

1. Jean Beaunoyer, « Des dédoublements opportunistes qui n'aident pas à la santé du théâtre », *La Presse*, 22 novembre 1993, p. B6.

Goldoni, cette comédie jouée dans deux contextes bien différents.

Pour La Ribalta, compagnie d'amateurs montréalaise fondée en 1990, il s'agissait d'abord de rendre un hommage senti au grand auteur, en se faisant plaisir et en essayant de faire partager ce plaisir à un public italophone, apparemment peu habitué au théâtre. Sur ce plan, la mission fut accomplie fort honorablement. La mise en scène, assez sobre, permettait à chaque acteur de prendre sa place, sans ces « maladies » de l'amateurisme que sont le vedettariat mal placé, le manque de projection, l'à-peu-près, la confusion. Le texte était audible, les personnages clairement campés, le rythme généralement vif. Les transitions entre les scènes, si elles se sont avérées parfois un brin longuettes, permettaient à un Arlequin et une Colombine de rejouer, sans paroles et *all'improvviso*, les scènes clefs de la pièce, tandis que le *Cameriere* et Fabrizio s'affairaient à installer le décor pour la suite. Quant au public, il a bien apprécié le spectacle, remplissant à pleine capacité la petite salle du Centaur quatre jours d'affilée. L'appui du T.N.M. a permis à la troupe d'arborer des costumes seyants, et le soutien de la Délégation commerciale d'Italie, de l'Istituto italiano di cultura et de quelques partenaires commerciaux a prouvé qu'il était possible, même en temps de récession, de rendre contagieuse la passion du théâtre.

Photos : Artistic Video Productions / Max Donati.

Mes quelques rudiments d'italien m'ont fait saisir l'écart qui existe entre la langue de Goldoni et celle que l'on parle aujourd'hui. Connaissant la pièce, j'ai cependant pu suivre l'action sans peine, heureux de ne pas me trouver trop handicapé par rapport au public italophone du Centaur, qui paraissait ne saisir le texte qu'au moyen d'un certain effort intellectuel. Écouter ce texte dans sa version originale m'a aussi permis de mieux apprécier les modifications que Marco Micone a faites dans sa traduction française au T.N.M.

Quant au jeu des acteurs, s'il ne saurait être question de comparer les deux équipes, je voudrais tout de même souligner la prestation de la pétulante Denise Agiman-Orvieto en Mirandolina (qui joue simultanément des hanches, de la miraculeuse

chevelure rousse et du décolleté), et, surtout, celle de Silvio Orvieto en Marchese di Forlipopoli. Haut comme trois pommes, attaquant toutes ses phrases avec la voix haut perchée, éraillée, comme un vagissement de nouveau-né, le torse déjeté vers l'avant, le visage enfariné, Orvieto compose son marquis avec la précision et l'assurance d'un réel talent comique. Certains gags scéniques, qui font mouche, auraient pu aisément être « empruntés » par l'équipe du T.N.M. C'est le cas du jeu de Ripafratta sortant de son fourreau l'épée minuscule de Forlipopoli : il retourne alors à l'envers le fourreau qu'il tient dans sa main gauche, espérant y voir tomber le « reste » de l'épée !

Mais le plus grand intérêt de la production de La Ribalta est celui de nous avoir montré — presque sans le faire exprès — de vrais Italiens en action. Je veux dire par là que peu importe le talent des comédiens francophones qui ont endossé ces rôles au T.N.M., et le travail qu'ils y ont consacré, on se rend compte qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu trouver véritablement le *ton* italien, car, comme on dit, on l'a ou on ne l'a pas ! C'est dans le sang. Il était fascinant d'observer au Centaur le port naturel de la tête et la façon unique qu'ont les Italiens de la hocher, les gestes machinaux des mains qui s'agitent brusquement toutes seules pour « dire » certains mots qui ne sauraient être dits sans ces gestes précis d'un atavisme millénaire, les roulades d'yeux qui dansent pour exprimer l'embarras, et mille et un autre détails qui font toute la différence entre un jeu fabriqué, théâtral et une façon d'être naturelle qui colore le spectacle d'une chaleur méridionale inimitable. Voir ces deux productions coup sur coup équivalait à un cours d'anthropologie théâtrale. Merci à La Ribalta pour ce voyage au pays de Goldoni. ◆